

**Dimanche 26 mai 2019**

**Texte biblique : Genèse 11/1-9**

Lorsque les Israélites ont été déportés en Mésopotamie au 6ème siècle avant Jésus-Christ, ils ont été particulièrement frappés par la civilisation qu'ils y ont découverte et notamment par les constructions qu'étaient les ziggurats, c'est-à-dire des tours imposantes. Les archéologues en ont découvert 33 parmi lesquelles la tour d'Etemenaki, ce qui signifie en sumérien « la maison de la fondation du ciel et de la terre ». Elle se dressait à Babylone, comportait sept étages, sa base carrée avait quatre vingt dix mètres de côté et sa hauteur était d'environ quatre-vingt dix mètres. De quoi fasciner, impressionner, se sentir tout petit.

Mais les Israélites vont aller au-delà de cette impression première qui aurait pu les écraser et les faire renoncer à leur Dieu pour adopter d'autres dieux plus séduisants, plus forts, plus puissants, plus attendus. Au contraire, ils vont la déplacer, l'interroger, la contester, l'ouvrir tout en lui permettant de rencontrer et d'affronter les grandes questions que se pose l'humanité : est-il possible de se faire un nom qui perdure au-delà des siècles, qui permette de se survivre à soi-même au-delà de la mort, par la descendance, mes enfants, mes petits-enfants, mon travail, mon oeuvre, ou encore par une construction qui va durer et maintenir mon nom : un musée, une pyramide, une flèche au-dessus d'une cathédrale brûlée ?

Et puis : pourquoi la diversité des peuples, des langues, ces difficultés à nous comprendre ?

Ou encore : y a-t-il une langue commune des origines à partir de laquelle toutes les autres se seraient déployées et que nous pourrions retrouver ?

On le voit, ce récit nous offre quantité de portes d'entrée et l'on pourrait envisager plusieurs prédications et discussions avant d'en avoir épuisé la richesse, si tant est que l'on y arrive. Mais pour resserer le propos, je voudrais attirer votre attention sur quelques points.

Avec tout d'abord une évidence : ce texte est un texte très connu. Il appartient à ce panel de récits auquel tout enfant de l'école biblique ou du catéchisme s'est confronté un jour ou l'autre. L'expression « tour de Babel » est passée dans le langage courant pour parler d'une sorte de cacophonie à l'intérieur de laquelle plus personne ne se comprend. La peinture, la caricature se sont emparées du sujet.

Mais si jamais j'avais demandé à l'assemblée, avant toute lecture du texte biblique, de le reconstituer de mémoire, il y a de fortes chances que la trame principale se serait résumée à ceci : une tour construite par les hommes jusqu'au ciel, avec en conséquence une sanction sévère de la part de Dieu qui met à mal ce projet et les disperse sur toute la terre. Soit un texte dur, un Dieu jaloux de ses prérogatives qui va rogner les ailes de celles et ceux qui prétendraient prendre leur envol sans lui.

Or, si l'on regarde Genèse 11 de plus près, nous découvrons qu'il ne parle pas seulement d'une tour, mais d'une ville et d'une tour. « *Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel !* » Nous découvrons aussi que la motivation première des humains n'est pas le fait de se faire un nom, mais la peur : « *Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre.* »

Ce qui fait que nous pouvons pressentir que sans l'intervention de Dieu, les hommes seraient restés recroquevillés sur leur peur. Et que son action relève non pas de la sanction, mais de la bénédiction. Ce qui change tout le sens du texte.

C'est ce que je voudrais partager avec vous.

Avec tout d'abord un petit retour en arrière dans le livre de la Genèse.

Si l'on se reporte au chapitre qui précède la tour de Babel, nous y trouvons le tableau de l'humanité après le déluge, ce qui succède à l'arche de Noé. L'alliance entre Dieu et l'humanité, une alliance manifestée par l'arc en ciel, est claire et perpétuelle : plus jamais Dieu ne se repentira de l'avoir créée, plus jamais aucun phénomène climatique, tsunami, inondation, cyclone, ne pourra être interprété comme un châtement de sa part.

A partir de ce moment commence le peuplement de la terre : l'humanité se déplace vers l'Orient, vers le lever du soleil, vers la vie, vers l'origine, vers la création. Tout est diversifié.

Mais par rapport à cette intention, la fondation de Babel est entreprise afin d'empêcher la séparation du genre humain en langues, cultures et habitats divers. Il s'agit là d'un refus conscient et organisé de la dispersion.

Alors que la dispersion faisait partie du projet de Dieu, la génération de Babel élabore un contre-projet : tous s'unissent dans une construction sociale dont le but est de rendre l'homme indépendant et autonome. Sans Dieu, sans transcendance, sans quoi que ce soit qui le dépasse. Et le récit de la Genèse le souligne : aucune parole n'est échangée avec Dieu.

L'homme se parle à lui-même.

La conséquence en est un totalitarisme qui unifie par la force, qui formate et écrase. La parole ouverte se transforme en propagande fermée à l'autre, un univers concentrationnaire tend à se substituer à celui créée par Dieu.

S'il fallait trouver des exemples, historiquement parlant, nous pourrions parler du roi Louis XIV dont le mot d'ordre, « Un roi, une foi, une loi » a conduit à la révocation de l'Edit de Nantes et à la persécution des protestants. Nous pourrions bien évidemment évoquer également le nazisme et le goulag communiste.

Du côté de la littérature, le roman de Georges Orwell « 1984 » décrit un univers totalitaire à l'intérieur duquel un langage unique est imposé à tous : la novlangue. Je cite : « *Le but de la novlangue était, non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévôts de l'angsoc (c'est-à-dire l'idéologie de Big Brother), mais de rendre impossible tout autre mode de pensée. Il était entendu que lorsque la novlangue serait une fois pour toutes adoptée et que l'ancielangue (c'est-à-dire l'ancienne langue) serait oubliée, une idée hérétique, c'est-à-dire une idée s'écartant des principes de l'angsoc - serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots.* »

Un univers auquel le nôtre pourrait fortement ressembler : que l'on songe aux anglicismes qui envahissent notre quotidien sous prétexte de parler au plus grand nombre et qui en fait dénaturent la spécificité d'une langue et son génie fait de singularité et de complexité, que l'on songe au langage technocratique purement statisticien et économique qui se présente comme la norme de compréhension et qui étouffe l'humain, que l'on songe aux algorithmes qui nous conduisent insidieusement vers ceux qui nous ressemblent et vers nos idées préconçues.

Une sorte d'uniformisation totalitaire et appauvrissante.

Ajoutons au tableau la politique menée aujourd'hui par un pays se prétendant unique et supérieur : le chaos pour affirmer son pouvoir en revenant sur tous les traités et acquis, un refus obstiné d'assumer une responsabilité collective dans le bien-être du monde à l'exception de ses électeurs, l'obsession de se construire un mur pour se protéger des autres. Il n'est certainement pas anodin de souligner que cette politique, menée d'en haut dans un regard condescendant, est mise en place par quelqu'un dont justement une tour porte le nom.

Mais manifestement, cette volonté humaine de s'élever, de s'autosuffire, de se passer de Dieu, n'entame pas sa bienveillance à notre égard. Les hommes pensaient construire une tour dont le sommet toucherait le ciel et ainsi se faire un nom par eux-mêmes. Malgré tous ces efforts, cette technique, ce savoir-faire, cette réalisation effective, le Seigneur reste inatteignable. C'est lui-même qui prend l'initiative de descendre pour voir cette ville et cette tour. C'est lui qui s'interroge, réfléchit et décide de donner un avenir et une espérance.

Il a promis à la suite du déluge de ne plus jamais se repentir d'avoir créé l'humanité, il n'y aura donc pas de sanction. Certains commentateurs, comme Rachi, ont même estimé que tout n'était pas à rejeter dans la génération de Babel. Il y avait un esprit de fraternité, une forme de paix, d'état social, certaines expressions pourraient laisser à entendre que ces humains étaient profondément d'accord entre eux.

Ne peut-on pas en effet considérer que si des humains partagent une même vision : la liberté de conscience, l'égalité homme-femme, la liberté d'entreprendre et la protection du travailleur, la prise en compte des plus fragiles, la démocratie, la liberté de la presse, le pardon aux ennemis d'hier ... ils parlent une langue unique qui n'est certainement pas à faire disparaître, mais à universaliser ?

Et pourtant, bien loin de se comporter en Dieu sévère à l'égard d'une humanité orgueilleuse qu'il faudrait recadrer régulièrement, Dieu intervient pour poser une limite : la diversité des langues. Grâce à elle, ou à cause d'elle, la construction de la ville s'arrête.

Et la question surgit : que faire de cette limite ?

Cette limite, il est possible de la transgresser en recherchant une sorte de langage unique, originel qui permettrait de fédérer les énergies vers un objectif commun. On pense au langage informatique et tout particulièrement à internet, plate-forme unifiée et standardisée de communication.

Mais ce langage n'est pas sans poser quantité d'interrogations : Facebook et Instagram, est-ce de la communication ? Comment juguler le flot de haine, d'opinions manichéennes qui s'y déversent ? Et combien de crises financières accélérées par les algorithmes de décision des spéculateurs boursiers ?

Il est possible aussi de s'y résigner, d'accepter le langage, l'identité revendiquée comme une barrière infranchissable et rester chacun chez soi en une succession de communautarismes bien définis.

Mais si nous regardons la limite ni comme une sanction, ni comme une résignation, mais comme un bienfait apporté par Dieu qui s'approche de nous, Emmanuel, Dieu avec nous, notre regard change.

Nous découvrons que le but recherché de l'organisation de notre vivre-ensemble n'est pas celui de l'uniformisation à outrance de ses membres, mais celui de l'union harmonieuse des différences.

Aucun groupe humain ne parvient à une définition de lui-même sans ce qui est fourni par les voisins et par les étrangers et c'est cet échange permanent qui permet à une culture d'avancer.

Le but de la séparation n'est pas de brouiller l'écoute, mais d'aiguiser la conscience des différences entre soi et les autres, non pour que cela génère des complexes de supériorité, ou d'infériorité, mais pour que soit préservé le message original dont chacun est porteur.

Lorsque je travaillais au Service protestant de mission, l'un des modules de préparation des envoyés qui s'apprêtaient à partir en Afrique ou en Amérique latine, s'appelait « Désapprendre pour apprendre ». Il s'agissait de donner les outils nécessaires pour comprendre de l'intérieur une autre culture que la sienne. Plutôt que de délivrer un cours magistral sur les différences culturelles, ce qui était l'objet d'un autre module intitulé « Différences culturelles, mode d'emploi », l'intervenante était une pasteur, aumônier d'hôpital chargée de l'accompagnement des malades du sida. A partir de son expérience, elle apprenait à travailler son approche de l'autre, à faire fi de ses jugements, à faire preuve de bienveillance gracieuse pour le rencontrer dans son authenticité, son mystère, dans son énigme que l'on ne peut pas résoudre à partir de ses seuls présupposés. Elle apprenait à aimer gratuitement.

Bien sûr, il ne s'agit pas d'être purement idéaliste : la rencontre des cultures peut se heurter aux limites de la communication humaine comme le rappelle la tour de Babel et l'utopie de la transparence complète est d'essence totalitaire.

Il faut bien évidemment savoir poser des limites face à l'intolérable.

Mais comment ne pas soupirer après cette rencontre qui nous enrichit tous, après cette harmonie qui harmonise les diversités et les richesses, à cet oecuménisme qui affronte les différences, à cette bénédiction qui touche toutes les nations et englobe toutes les religions ?

En filigrane derrière ce récit, un Dieu qui s'abaisse, auquel nous disons, frères, soeurs et différents, « Notre Père », un Dieu qui vient permettre à ses enfants, si multiples, de se comprendre et de poser les fondements d'une ville que lui-même inaugurerait, celle que la Bible nomme « la Jérusalem céleste ».

Le Dieu de la crèche, celui qui parcourt les routes de Galilée, monte au ciel à l'Ascension, envoie son Esprit à Pentecôte. Et inaugurerait la ville nouvelle que sera la Jérusalem céleste dont nous sommes dès aujourd'hui invités à mettre en place les prémices. Dans la diversité de ce que nous sommes.